

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 6 février 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Leduc. — Poésie : " Les Trappeurs, par E. de St-Aubin. — Le décourageur d'hésitation. — La deuxième présidence. — La Porteuse de Pain (suite) — Primes du mois de janvier. — Les femmes. — Récréations de la famille. — Choses et autres.

GRAVURES : M Jules Grévy — Une sortie du club de raquettes " Le Trappeur. " — Gravure du feuilleton. — Rébus.

Primes mensuelles du " Monde Illustré "

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS



On ne parle que d'élections municipales.

Partout des assemblées, des discours, des comités, des sous-comités, des agents, etc., etc.

Les entrepreneurs de triomphes municipaux sont pleins d'importance.

Les candidats sont charmants, causeurs, affables, polis, pleins de prévenances.

Parfois, l'un de ceux qui ont l'intention de briguer les suffrages (vieux style) des électeurs de leur quartier vient à vous, le sourire sur les lèvres :

—Eh, bonjour, mon cher monsieur, il y a un siècle que je vous ai vu !

Vous regardez l'homme, vous ne l'avez jamais tant vu, et après avoir causé quelques instants, votre fâcheux se charge de vous apprendre adroitement qu'il se nomme X. Y. Z., et qu'il a l'intention de représenter votre quartier dans le Conseil de-Ville.

S'il arrive que vous avez déménagé et que vous en fassiez l'observation, vous voyez aussitôt la figure du candidat se renfrogner d'une manière subite.

—Ah ! dit-il, vous n'avez pas droit de vote dans mon quartier. Excusez-moi, très pressé, adieu !

Vous représentiez une voix pour lui, un moment auparavant vous étiez le peuple souverain ! Vous ne votez pas dans son quartier, c'est fini, vous n'êtes plus rien.

Que de comédies se jouent en temps d'élections !

* * *

Pendant de longues années, les citoyens se sont conduits en excellents moutons. La corporation, berger légal du troupeau, légiférait, réglementait, poursuivait, saisissait et vendait à son aise, sans que jamais Robin mouton se plaignit qu'on lui tondait la laine un peu trop ras.

Il semble se réveiller de sa torpeur, et au grand scandale des autorités municipales, on voit les citoyens regimber, ils discutent les lois du Conseil-de-Ville.

Tout est venu à propos de la journée de corvée. L'été dernier, je parlais de cette question avec un monsieur quelconque.

—Mais enfin, lui dis-je, pourquoi conserver cette taxe vexatoire ; que rapporte-t-elle au trésor municipal ?

—Ce qu'elle rapporte, rien. Et si on calculait le prix du temps dépensé en écritures de toutes sortes à propos de cette taxe, on verrait qu'elle coûte le double de ce que l'on reçoit.

Je le crois sans peine.

Nous publions dans le numéro de ce jour une gravure représentant les joyeux membres du club " Le Trappeur, " dans leurs courses favorites autour de la montagne.

Rien n'est plus gai que ces amusements qui, tout en délassant des travaux de l'esprit, assouplissent les muscles et donnent de la vigueur au corps.

Pas n'est besoin de faire l'éloge de la raquette. L'histoire est là pour prouver qu'elle nous a rendus de grands services. Si nos pères ont pu parcourir des régions tout-à-fait inexplorées, si d'Iberville a jeté tant de gloire sur son pays, si nos missionnaires ont pu, jusque dans ces vastes solitudes du Nord-Ouest, porter les bienfaits de la civilisation, ils le doivent un peu à ces chaussures à neige, comme disent les Anglais.

Continuez, messieurs les Trappeurs, vos exercices salutaires. Ils vous font du bien et perpétuent une bonne coutume.

* * *

Le diable est venu dernièrement à l'île Bizard. Comme on n'était pas habitué aux visites de l'être cornu, le bruit de son apparition s'est répandu bien vite aux environs. Un journal de Montréal ayant brodé sur le sujet, la chose a été sue deux jours plus tard dans tout le pays.

Les langues aidant, on en était arrivé à raconter des histoires à donner la chair de poule aux moins timorés.

Lundi, cependant, deux détectives, quatre sergents et quatre citoyens ont résolu de tirer la chose au clair et sont partis gaiement, en voiture, avec l'intention bien arrêtée de ramener le diable à Montréal et de le faire passer en Cour du Recorder.

Les dix excursionnistes sont arrivés à la maison hantée et ont expliqué le but de leur visite. Ils furent reçus d'une manière charmante et on causa.

Ils apprirent tout d'abord que le récit publié à Montréal était des plus exagérés ; cependant, comme il n'y a pas de fumée sans feu, on leur dit qu'il se passait parfois un fait étrange.

* * *

Une nuit, par exemple, deux jeunes filles étant couchées, entendirent tout à coup un bruit quelconque ; elles s'assirent sur le lit, mais à leur grande surprise, les deux oreillers sautèrent aussitôt et allèrent tomber au milieu de l'appartement.

Elles remirent les oreillers en place, et au bout de dix minutes : même saut.

Voilà la chose, leur dit-on, et il faut avouer que ce n'est pas naturel.

Les deux détectives, les quatre sergents et les quatre citoyens baissèrent la tête et réfléchirent profondément, long-temps.

Dix minutes plus tard ils relevèrent tous les yeux, se regardèrent et comprirent, en s'examinant, qu'ils ne trouvaient pas le mot de l'énigme.

Pourtant, l'un d'eux demanda à examiner le lit. Cette demande fut accordée.

Les dix visiteurs se levèrent et, partant à la file indienne, s'avancèrent *pedibus cum jambis*, et entourèrent le lit fantastique.

Le lit était blanc, frais, gracieux...

Le plus hardi des dix braves posa une main lourde et solide sur le milieu du couvre-pied et exerça une pression brusque...

O terreur ! les deux oreillers bondirent et vinrent s'étaler au milieu de la chambre.

Mais dix éclats de rire partis des vingt poumons des dix hommes sans peur, retentirent dans la nuit...

Le mystère était expliqué !

Le sommier à ressort était cause de tout.

Les dix voyageurs revinrent en chantant, heureux d'avoir expliqué le rébus.

* * *

L'Angleterre est en pleine crise ministérielle, et je vous assure que je ne suis pas fâché de voir qu'elle est exposée tout aussi bien que la France aux mêmes inconvénients du régime constitutionnelle.

Les Anglais ont fait trop de gorges chaudes à propos des changements de ministères en France, il est temps qu'ils aient leur tour.

Aujourd'hui, Parnell joue en Angleterre le même rôle que Clémenceau en France. Ces deux hommes

sont maîtres de la situation, et tous deux refusent d'être ministres. Ils sont d'avis qu'il vaut mieux faire et défaire des ministres que de l'être soi-même.

Les raisons données par ces hommes politiques ne sont cependant pas les mêmes, et là où Clémenceau se fait blâmer, Parnell est approuvé.

On a parlé d'offrir à ce dernier le portefeuille de secrétaire pour l'Irlande, et voici sa réponse pleine de fierté :

" Je ne consentirais jamais à accepter ce portefeuille ni aucun autre. Pour mettre une loi en force, un honnête homme doit croire que cette loi est juste et équitable ; il doit avoir les mêmes opinions que ceux qui ont passé cette loi. Or, je ne partage aucunement les opinions de la majorité anglaise concernant l'Irlande. Je crois que les lois que je serais obligé de faire respecter sont injustes, arbitraires et inspirées par un sentiment de haine contre mon pays. Je ne puis donc accepter un portefeuille."

* * *

Une anecdote inédite pour finir.

C'était en 1868. Oscar Martel, cet excellent artiste, au cœur d'or, que vous connaissez tous, se trouvait à Hawkesbury (Etats-Unis) ; on y donnait une soirée quelconque au profit de je ne sais plus quelle œuvre de charité.

Martel fut prié de jouer quelque chose.

Notre ami, qui n'a jamais su refuser, choisit un morceau qui lui avait déjà attiré les bravos enthousiastes des amateurs de bonne musique : *La Berceuse*, de Reber.

Vous avez peut-être entendu cette page naïve et délicate. C'est le chant d'une mère endormant son enfant. Tout y est doux, gracieux, adorable.

Ce soir là, comme toujours, Martel rend cette composition avec l'âme, la délicatesse et la science qui distinguent notre virtuose.

La foule, un peu mêlée, écoute attentive, passionnée...

Au milieu de la salle, dans un groupe de compatriotes, qu'il dépasse de toute la tête, se trouve un colosse, aux bras d'hercule, aux traits énergiques, au teint hâlé par le vent des forêts, où il va en chantier depuis vingt ans.

* * *

Notre homme fixe sur l'artiste des regards anxieux, il écoute plus que tout autre peut être, mais bientôt ses traits trahissent une souffrance, une inquiétude ; les muscles de ses bras se gonflent, et sa main puissante étreint à le broyer le dossier de son siège.

Les notes deviennent de plus en plus douces, l'enfant s'endort, l'archet glisse à peine sur les cordes...

Une voix de tonnerre se fait entendre...

—Tiens bon, maudit tor... !!!

C'est le géant, le colosse, qui, n'y pouvant plus tenir, vient d'envoyer ce cri.

On rit, on applaudit à tout rompre, le morceau est fini.

Mais aussitôt Martel en attaque un autre, une mazurka, vive, alerte, énergique. Le succès grandit et on fait à l'artiste une véritable ovation.

L'hercule s'avance vers lui et tend sa large main.

—Excusez-moi, dit-il, mais voyez-vous, nous autres, nous ne sommes pas beaucoup de Canadiens ici, et nous tenons à garder notre réputation. Alors, quand j'ai vu que vous jouiez si doucement, je me suis dit : Il va se trouver mal, il faiblit, et bateau ! je vous ai crié de tenir bon.

Martel, en me contant cette aventure, riait aux larmes, mais, pour être bien apprécié, il faut rendre le cri du brave canayen avec tout son accent et toute son énergie.

LÉON LEDIEU.

Il n'y a pas de vie heureuse, il y a seulement des jours heureux.—A. THEURIET.

Il y a un futur fripon dans l'homme qui risque toute sa fortune sur une carte.

Ne cherchez point à plaire au monde, mais à votre propre conscience. L'homme qui sent en lui-même qu'il a fait son devoir en toute occasion, est bien plus heureux que celui qui se pend aux sourires des grands ou aux faveurs encore plus changeantes de la multitude.